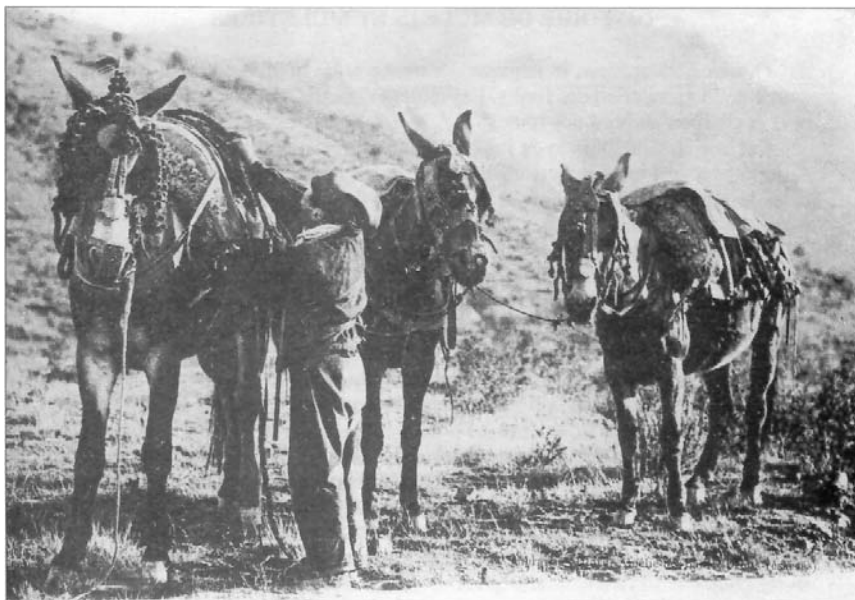


PORTRAIT D'UN « TRAGINER »

Il s'appelait « Pone », « Porte le muletier ». C'était le seul qui restait peu avant la guerre de 1940 de tous les conducteurs de mules et mulets qui durant des décennies, sinon des siècles allaient chaque jour, de l'aube au couchant, sous le soleil ou le brouillard, la pluie ou le vent glacial, parcourant sans jamais s'arrêter, les sentiers, chemins ou routes carrossables de la vallée de Vellmanya..



C'est un livre qu'il faudrait écrire en souvenir et en hommage à tous ces hommes qui apportaient à ce pays, aujourd'hui ruiné, désert et ennuyeux, autant, sinon davantage que les paysans, bergers, un plaisir et une joie de vivre aujourd'hui oubliée et inconnue.

Mon grand-père me racontait qu'à son époque, 12 muletiers au moins, chacun propriétaire de 3 mules et mulets, avaient la charge et ils n'y manquaient jamais, de fournir en minerai et charbon de bois, les « fargas » de Vellmanya et de Llec. Peu à peu, année après année, les « fargas » éteignant leur feu, une à une, le travail manquant, lorsqu'un muletier cessait toute activité, il n'était pas remplacé par une jeune. Tous les compagnons de « Pone », les uns après les autres abandonnaient le métier de muletier.

Il avait la soixantaine lorsque je fis sa connaissance

Petit, râblé, il était fort comme un boeuf mais agile comme un cabri. Il avait la peau du visage tannée et ridée comme l'écorce d'un chêne liège, tant il avait durant des années supporté les brûlures du soleil et les morsures du froid.

Il était habillé d'un pantalon de velours maintenu par une « facha » rouge très large, qui cachait une chemise blanchâtre de chanvre rêche. L'hiver, il portait un tricot de laine grossière que sa soeur lui avait tricoté. Un béret que la sueur avait rendu crasseux tant il avait transpiré, couvrait son crâne dégarni. C'était un cordonnier « d'Avatera » (BATERE) fort habile qui lui avait fabriqué une paire de souliers ferrés ; car disait « Pone », si le muletier veut pouvoir garder l'équilibre en toute circonstance, il ne doit pas épargner sur ses chaussures.

Toujours dehors par tous les temps et parfois l'été durant il ne rentrait même pas chez lui lorsqu'il transportait le bois de chauffage de la forêt située au fond de la vallée de la Nantilla jusqu'à la route carrossable, tant il était accoutumé à vivre seul. Ainsi, était-il célibataire à l'âge où d'autres sont grand-père. Il vivait avec sa soeur cadette Julia, veuve de guerre 14-18 sans enfant, à qui il vouait une grande affection. Leur entente était parfaite.

Peu ou prou, nous connaissons maintenant « Pone ».

Mais, il n'était rien, il n'existait pas sans ses trois compagnons !

Et quels compagnons !

Tout d'abord « El Moro », un magnifique mulet gros comme une meule de paille. Il portait ce nom parce que sa robe était noire comme une mûre. D'après « Porte » il était né l'année « où l'on peignait les merles ! ».

C'était le mulet de tête « El davanter »

Le poil du « Xato » était légèrement plus clair que celui du « Moro » tirant sur le châtain, c'était le plus jeune des trois et également le plus espiègle.

Le troisième possédait une robe parsemée de tâches noirâtres ; ses géniteurs devaient être un âne de couleur safran et une jument noire. Il s'appelait « El Callol », il était serre-file et si besoin était, ramenait « Xato » dans le rang lorsque celui-ci prenait la mouche.

Prévoyant, « Pone » s'arrangeait pour avoir du travail toute l'année.

Transporter le bois, le charbon, le minerai et durant le mois d'août, les gerbes de seigle ou de froment moissonnées sur les champs des versants les plus élevés jusqu'aux routes carrossables ou directement sur l'aire de battage. Il ne laissait rien par paresse. C'était le type même du vaillant muletier.

Il me souvient qu'avec les trois mulets, tout l'été il transportait de la coupe du bois de l'Estanyol, aux mines de Vellmanya, les poteaux pour étayer les galeries dont on extrayait le riche minerai pour les « fargas » aujourd'hui disparues.

Bien avant le lever du soleil, « Pone » harnachait ses mulets devant l'étable. « El Moro » était le premier ; le bât ressemblait à un berceau renversé, fait de planches sur lesquelles étaient clouées deux coussinets remplis de crin épousant de part et d'autre le dos de l'animal ; une peau de chèvre était clouée sur l'arrière du bât lui couvrant le reste du dos « La sobranca », la partie la plus fragile du mulet.

« Pone » tendait la « ventrera », y glissait « el bridel » et le collier avec le grelot et le posait sur la tête du mulet ; celui-ci pour lui faciliter la tâche baissait la tête dès qu'il apercevait son maître approcher avec le harnais.

Ensuite, le muletier lui passait « la rabasta » en lui relevant la queue. Il serrait bien fort la sous-ventrière car, comme tous ses congénères, « El Moro » gonflait son ventre lorsqu'il sentait qu'on le serrait. Ainsi bien assuré, le bât ne pouvait glisser du dos de l'animal, ni courir le risque de perdre le chargement et partant d'éviter de le blesser.

Les deux autres mulets « El Xato » et « El Callol » étaient ensuite pareillement harnachés. « Pone » attachait le premier des deux à « l'anell » situé en haut du bât du « Moro » et de la même manière « el callol » était relié à celui du « Xato » en laissant une longueur de corde bien détendue.

Un dernier coup d'oeil pour se rendre compte que les cordes « sogas i dogals » « garrotadors » et les « morralets » d'avoine étaient bien suspendus à chaque bât et « Pone » donnait le signal du départ : « et maintenant les enfants, il est temps d'aller gagner « las garrofes ».

Il grimpait alors sur le dos « d'El Moro » laissant pendre ses jambes du même côté du bât et la colonne s'engageait sur le chemin en pente traversant la forêt de la Pinoseta jusqu'au ruisseau de la « descarga ».

« Pone » selon les jours chantait ou sifflait une chanson catalane que ses parents lui avaient apprise et qu'il arrangeait à sa façon.

Parfois l'été, le jeudi, mon père m'autorisait à l'accompagner pour un voyage aller-retour. J'étais assez grand pour grimper par mes propres moyens sur le dos « d'El Callol ». « Pone » me recommandait : « surtout ne touche pas « el bridel », laisse-le tranquille, il sait ce qu'il doit faire, fais plutôt attention à toi, reste bien calé sur le bât ».

Lorsque les mulets attaquaient la montée qui conduisait à la coupe du bois, je m'accrochais à « l'ansa » du bât en me baissant, car le chemin pentu faisait que peu à peu je glissais vers l'arrière.

Peu de temps après, nous parvenions devant le tas d'étais que « Pone » devait transporter à l'entrée de la mine.

Il détachait les longues qui reliaient les mulets les uns aux autres.

« El Xato » et « El Callol » s'éloignaient de quelques pas pour brouter l'herbe tendre pendant que « Porte » chargeait « El Moro ». Il prenait à bras le corps chaque poteau et en attachait trois de chaque côté du bât. Il les liait avec une corde terminée par un noeud coulant et les serrait ensuite avec les « garrotadors ». Les six poteaux devaient dépasser les 250 kg. La charge que portait le mulet se trouvait en partie

allégée par les balancements du bât au rythme des pas saccadés de l'animal.

« El Moro » était prêt, et « Pone » avec la paume de la main lui donnait une tape sur la croupe ; il s'avancait de cinq ou six pas et s'arrêtait en attendant que ses congénères fussent chargés à leur tour. De temps en temps, il se retournait pour voir où en était le chargement ; et lorsque celui « del Callol » était terminé, le mulet « davanter » sans en avoir reçu l'ordre s'en allait sur le chemin.

Tous les trois cheminaient librement, scrutant le sol avec attention avant de poser leurs sabots sur ce sentier où alternaient falaises débordant sur le passage et bords de précipices. Un pas mal assuré et le mulet risquait la chute mortelle dans l'abîme. Leur maître les suivait laissant aller les trois mulets à leur allure, tout en veillant à ce que rien de fâcheux ne survienne.

Ils arrivaient devant la mine, blancs d'écume, soufflant par leurs narines grandes ouvertes. « Pone » déchargeait les poteaux qu'il empilait soigneusement sur le tas. Il emmenait ensuite les trois mulets à l'abri du vent et pendant qu'ils se reposaient « Pone » roulait une cigarette et buvait du vin de la « borratxa ».

Chaque jour, il effectuait 4 voyages pour gagner non pas des mille et des cents mais un honnête salaire !

A midi, lorsqu'il arrivait au bois pour la troisième fois, le muletier, pendant qu'il déjeunait, laissait les trois mulets paître aux alentours. Puis, il les emmenait s'abreuver à la fontaine de l'Estanyol. Après avoir ôté le «bridell » il leur attachait autour de la tête le « mouralet » rempli de « civada i garrofes ». Les mulets s'empressaient d'y glisser leur museau et entourant leur maître mangeaient de bon appétit tout en agitant leur queue pour chasser les mouches.

« Pone » disait « le ventre porte les jambes » et savait que pour accomplir ce dur labeur, les mulets devaient être bien nourris. De l'avoine et de la luzerne, ses bêtes n'en manquaient point car « qui va a l'estalbi, va a sitrill » (expression signifiant que celui qui économise sur la nourriture court à sa perte). Je ne suis pas de ceux disant il qui gavent leurs mulets et les caressent à la veille d'avoir à donner un bon « coup de collier » et les délaissent ensuite .

Ses mulets étaient des bêtes magnifiques, luisantes, vaillantes et fortes et obéissantes.

Chaque nuit, le travail terminé, il examinait ses mulets de la tête aux sabots pour s'assurer qu'ils ne se soient pas blessés au cours de la journée. Il essuyait la sueur qu'ils avaient accumulée et pour terminer les étrillait soigneusement.

Le muletier couchait avec ses bêtes à l'étable de la mine. Le propriétaire de cette dernière lui avait attribué une chambre mais il n'y laissait que ses vêtements et affaires personnelles. Il dormait à côté du « Moro » et chaque nuit avant de s'allonger, le mulet posait sa tête sur son épaule pour mendier une caresse. Il agitait la queue et remuait les lèvres comme pour simuler un sourire, marquant le plaisir qu'il éprouvait de voir « Pone » s'endormir à ses côtés ; les naseaux du mulet si près de son visage qu'il sentait la tiédeur de son haleine. En s'endormant, il disait: « Com els frares de Sant Augusti, dos caps sobre el mateix coixi » (comme les frères de St Augustin, deux têtes sur le même coussin).

Si quelqu'un lui disait : « Pone, tu aimes tes mulets comme s'ils étaient tes fils ! » ; il répondait : « Je vous crois, ce sont mes frères, ma richesse, mes champs, ma prairie, mon troupeau et mes terres. Le pain que je mange, je leur dois et pour tout dire ils méritent d'être aimés et honorés. Nous sommes quatre compagnons unis comme une famille de braves gens qui se comprennent sans dire mot et c'est très bien ainsi !».

Pauvre malheureux « Pone » ! Pour lui ce temps merveilleux allait tout à coup être emporté dans la tourmente de la guerre de 1939.

Un jour de la dernière semaine d'août de cette année de tristesse, il emmena ses mulets sur le foirail de Vinça pour les présenter à la réquisition de l'armée.

Comme ses mulets étaient parmi les plus jeunes et les plus beaux, l'officier chargé de les examiner les prit tous les trois !

« Pone » essaya bien de discuter pour en garder un mais l'officier fit la sourde oreille.

Le muletier alla les attacher par la bride à la corde tendue entre deux platanes et une dernière fois leur donna

une tape amicale sur l'arrière train. Mais au « Moro », le mulet qui était la prunelle de ses yeux, il le prit par l'encolure et l'embrassa.

Un autre officier lui remit un reçu qu'il froissa et sans le regarder l'enfouit dans sa poche.

Il partit sans se retourner et lorsqu'il fut à l'extrémité du foirail, il entendit « el Moro » hennir pour appeler une dernière fois ce maître tant aimé et qui savait qu'il ne le reverrait plus !

Ce mugissement fut pour « Pone » comme un coup de poignard qui lui traversa le coeur. Il partit rapidement désemparé et désespéré vers Vellmanya. Julia sa soeur essaya bien de le raisonner pour le libérer de sa peine et de cette douleur qui le rongait. Rien n'y fit !

« Un homme, moi, disait-il à sa soeur, dorénavant je ne suis plus qu'un meuble inutile, voilà ce que je suis, Julia ; pourquoi suis-je encore de ce monde ? »

« De ce jour-là, il perdit le goût de vivre, se laissant dépérir, souhaitant que la mort le prenne. Et celle-ci le prit, comme un sommeil paisible, un matin de printemps, embaumé par la fraîcheur parfumée provenant des neiges du Canigou, blanches comme une fleur de lys !

Avec lui et comme lui, le transport muletier, travail d'un autre temps venait de mourir dans notre vallée de la Nantilla. »

Désiré Casso

« El traginer » dans les cahiers des amis du Vieil Ille – n° 56 de 1977.